



*Membre de l'Église Protestante Unie de France
en Isère*

COMPTE RENDU de la

*Journée de réflexion et d'échanges
le samedi 29 mars 2014*

au Centre St Hugues

autour de la conférence

d'André GOUNELLE

Le Salut,
une notion dépassée ?

Que signifie le salut dans les évangiles ?

Le salut pour qui ?

Suivi d'une table ronde : De quoi sommes-nous sauvés aujourd'hui ?

Conférence débat

Organisée par le cercle Évangile et Liberté en Isère

L'objectif de cette journée théologique était de cerner les façons dont nos contemporains ressentent les besoins du salut, notion peut-être dépassée aujourd'hui.

Monsieur André Gounelle avait accepté d'en être l'animateur. Nous lui avons demandé de faire précéder sa conférence par une information sur ce qu'est la théologie libérale, dans le but de lever les incompréhensions et les préjugés à l'égard de ce courant.

Répondre aux besoins de notre temps exigeait de tenter de cerner les détresses engendrées par les conditions de vie de notre société en crise, à l'orée peut-être d'une nouvelle civilisation. Nous avons donc prévu une table ronde de trois personnes particulièrement impliquées dans les questions sociétales : préparation à la fin de vie, homosexualité, prisons, justiciables... C'est en effet dans les marges que se dévoilent les questions de la société.

La parole a été largement donnée à l'assemblée pour qu'elle puisse apporter son concours à la réflexion.

Programme de la journée

9h45 : accueil

10 h : exposé de Mr Gounelle sur le libéralisme

10,30h-12h : conférence : Le salut une notion dépassée ?

12h : Repas

14 h : Réponses aux questions posées par l'assemblée

14,30 : Table ronde

15h : Débat

15h,45 Conclusions : Quand a lieu le salut par A. Gounelle

Les enregistrements des débats ont été retranscrits sans avoir été relus par les intervenants.

Le texte de la conférence est la reproduction d'un cours de Mr Gounelle sur le sujet traité.

La conclusion est une retranscription aussi fidèle que possible.

La théologie libérale

Le mot « libéral »

« Libéral » est un mot emprunté au vocabulaire politique du début du 19^e siècle ; il s'applique d'abord à des options politiques et on l'a repris pour désigner des orientations religieuses. On s'en sert pour qualifier des positions ou à des attitudes très diverses, voire contradictoires. En simplifiant, on peut distinguer deux grandes manières de comprendre le libéralisme.

Selon la première, il se définit par le « laisser-faire ». Il s'oppose aux règlements qui imposent aux individus et aux entreprises des contraintes parfois pesantes, voire paralysantes. Il veut le moins d'entraves et de contrôles possibles. Ses adversaires lui reprochent de favoriser une jungle où les forts écrasent les faibles et le rendent responsable, au moins en partie, des injustices sociales et des dysfonctionnements de l'économie mondiale. C'est ce sens que dans les débats politiques actuels, on parle d' « économie libérale ».

En second lieu, et c'est le sens classique, le sens originel, on entend par libéralisme la défense de la dignité et la promotion de la liberté de chaque être humain, à la fois contre un dirigisme ou un collectivisme despotique et contre un « laisser-faire » ou une permissivité anarchique. L'autoritarisme et le manque d'autorité mettent l'un et l'autre la personne en danger ; elle souffre tout autant de l'excès que de l'absence de contraintes. Les politiques libéraux du 19^e siècle n'étaient pas pour l'absence de lois, mais pour des lois, parfois nombreuses et contraignantes, qui défendent la personne humaine et sa liberté.

Quand on parle de protestantisme libéral, « libéral » est employé en ce deuxième sens. Pour les protestants libéraux, la foi est une affaire personnelle ; il appartient à chacun de la penser et de l'exprimer à sa manière. On ne doit pas imposer des doctrines et des règles, mais inviter chacun à se forger sa propre conviction. Les disciplines, les organisations, les cérémonies et les formulations ecclésiastiques ont de la valeur dans la mesure où elles aident le croyant (elles le font dans bien des cas), et non quand elles deviennent des fardeaux à porter ou des prisons qui enferment la pensée (ce qui arrive fréquemment).

La théologie libérale

La théologie libérale naît au début du 19^e siècle, même s'il y a eu auparavant quelques antécédents et précurseurs. À ce moment-là, en effet, quatre facteurs entraînent de nouvelles orientations de la pensée et de la pratique protestantes.

- Premier facteur : l'étude historique des écrits bibliques, qui se développe, montre que la Bible résulte d'un processus complexe et compliqué de rédaction, de remaniements et de transmission. Elle ne tombe pas du ciel ; elle est l'œuvre d'individus, de groupes et de communautés ; elle exprime leurs sensibilités, leurs manières de voir les choses, voire leurs superstitions. Elle traduit souvent leurs discussions et leurs désaccords. Elle n'est pas, à proprement parler, un écrit divin, mais un témoignage humain rendu à une authentique expérience spirituelle de rencontre avec Dieu. Du coup, on va en faire une lecture critique qui s'efforce de distinguer le message qu'elle contient du langage qui l'exprime. Cette démarche caractérise et nourrit le libéralisme du dix-neuvième siècle, alors que ses adversaires la refusent et défendent souvent l'inspiration littérale des livres canoniques.

- Deuxième facteur, apparaît une autre conception de la doctrine, due en partie à l'influence de Kant, dont je rappelle qu'il était protestant. Dans des livres importants, les « Critiques » publiées entre 1780 et 1790, Kant souligne que notre connaissance des objets dépend certes de ce qu'ils sont, mais aussi et encore plus de ce que nous sommes, de nos organes de perception : la science, c'est le monde, non pas tel qu'il est en lui-même, mais tel que nous le percevons à travers les lunettes de nos sens et de notre esprit. Ce qui va conduire à estimer que la doctrine religieuse ne parle pas de l'être de Dieu, mais de la manière dont il nous touche, nous atteint et s'inscrit dans notre existence. Pour les théologiens libéraux, les dogmes ne sont pas des vérités absolues, ils sont relatifs, ils sont des expressions de la foi dans un contexte donné, et quand le contexte change, il faut les modifier.

- Troisième facteur : Pendant longtemps, en Europe, État et Église ont eu des liens profonds. On estimait que dans un pays il devait y avoir une seule religion qui était donc obligatoire. Il en était ainsi aussi bien dans les États protestants que dans les États catholiques. Avec la Révolution française, les choses changent. On souligne que la foi relève de la conviction personnelle et nullement de choix collectifs. Les protestants libéraux deviennent des partisans et des artisans d'une laïcité et d'une liberté religieuse que la Réforme n'a pas précisément pratiquée ni recommandée et que les courants plus traditionalistes du protestantisme acceptent mal.

Enfin, quatrième et dernier facteur de transformation, l'insistance sur les personnes, sur leur cheminement individuel, sur leur sensibilité particulière. On ne veut plus que tout le monde passe par le même moule. Ce qui compte, c'est l'existentiel ou le vécu qui relègue les cadres institutionnels au second plan. Les fidèles ne sont pas au service de la doctrine et de l'église, et n'ont pas à s'y soumettre. Au contraire, les doctrines et les églises sont au service des fidèles ; elles doivent s'adapter à leurs demandes et s'efforcer de leur apporter ce dont ils ont besoin.

Ces nouvelles orientations se sont heurtées à de très vives résistances au sein du

protestantisme tout au long des 19 et 20es siècles : refus de la lecture historique de la Bible avec le fondamentalisme (et vous savez qu'aujourd'hui, il connaît un fort regain) ; refus de la relativisation de la doctrine avec la nouvelle théologie qui apparaît après la Première Guerre mondiale, qui connaît son apogée après la seconde et qui reste aujourd'hui forte ; le mouvement œcuménique favorise le resurgissement de tendances « haute Église » qui revalorise l'institution et ses dirigeants ; enfin, l'idée d'une société chrétienne a repris de la vigueur, plus en Amérique qu'en Europe. Ce qui signifie que le combat pour des orientations libérales n'a rien perdu de son actualité ni de sa pertinence.

La fin du 20e et le début du 21e siècle ont amené à développer d'autres préoccupations : celle d'un dialogue fraternel avec des religions non chrétiennes ; celle des expressions esthétiques de la foi ; celle de la présence du protestantisme dans la culture et d'autres. Elles se situent dans le sillage des orientations que j'ai mentionnées, même si elles les renouvellent.

Quelques noms

Je termine en mentionnant quelques noms de théologiens libéraux. C'est une liste incomplète, rapide de gens qui me paraissent significatifs. En Allemagne, je cite Schleiermacher (début du 19e siècle) qu'on considère comme le théologien protestant le plus important après Luther et Calvin. À la fin du 19e siècle et au début du 20e, Harnack en histoire, Troeltsch pour le dialogue entre religions et pour sa réflexion doctrinale, sont des penseurs marquants, mais on les connaît peu en France.

Aux États-Unis, les orientations libérales ont été représentées au 19e siècle par Emerson, et aujourd'hui par les penseurs du Process.

En France, j'indique Charles Wagner, le fondateur du Foyer de l'Âme à Paris, mort en 1918 dont l'influence a été immense et perdue (on continue à lire et à citer ses ouvrages de spiritualité) ; j'indique également Auguste Sabatier, mort en 1901, aujourd'hui très oublié, mais dont la théologie a inspiré plusieurs générations de pasteurs libéraux de la première moitié du 20e siècle. J'ajoute Wilfred Monod, mort en 1943, et surtout Albert Schweitzer qui à côté de ce qu'il a fait à Lambaréné, a laissé une œuvre impressionnante par son ampleur, son audace, sa liberté de pensée et son enracinement dans le Nouveau Testament.

4.L'association Évangile et Liberté

L'association s'inscrit dans cette ligne et s'efforce de concrétiser un protestantisme libéral à la fois soucieux de développer une pensée solide et d'être en prise avec l'actualité.

Elle a trois types de manifestations :

1. des groupes de réflexion souvent à partir des articles du journal ; ils se développent actuellement dans diverses villes, dont Grenoble ;

2. des « journées », un colloque annuel à la Grande Motte qui réunissent environ 250 à 300 personnes autour de thèmes d'actualités avec des conférenciers souvent de grande valeur ;

3. le journal, 10 numéros par ans, que dirigent depuis douze ans, avec talent et compétence, Laurent Gagnebin et Raphaël Picon. Ce sera annoncé, je pense, dans le prochain numéro : ils passent la main et la relève va être prise par une équipe féminine : Sylvie Queval et Guylène Dubois. Des changements donc en perspective. Pour m'en occuper depuis 40 ans, je dois dire que cette vie d'Évangile et Liberté est à la fois riche et fragile, car elle repose en grande partie sur le travail de bénévoles ; chaque relève est un souci, mais jusqu'ici elles se sont plutôt bien passées. Le but n'est pas de former une église séparée, ni un « parti » dans l'église, mais d'alimenter des débats et des recherches, d'entretenir une réflexion, d'aider, selon le titre d'un de mes livres, à « penser la foi ».

Le salut, une notion dépassée ?

Il y a quelques années, j'enregistrais une émission de télévision pour « Présence protestante ». En réponse à une question du journaliste qui m'interviewait, j'ai parlé du salut. Le réalisateur a immédiatement arrêté l'enregistrement et m'a dit: "vous venez d'employer un mot ecclésiastique qui ne dit absolument rien au grand public; il vous faut l'expliquer", ce que j'ai fait à la reprise de l'enregistrement. Cet incident m'a frappé. Le mot "salut" désigne ce qui a été l'une des préoccupations majeures de la culture occidentale pendant des siècles, ce qui l'a peut-être le plus intéressé et le plus passionné. Et voilà que ce mot n'éveille plus grand-chose, qu'on ne sait même plus ce qu'il signifie. Dans les milieux chrétiens, on l'emploie machinalement sans beaucoup se demander ce qu'il veut exactement dire. Il s'agit de l'un de ces mots pieux au contenu vague et imprécis qu'on prononce pendant le culte. Comme le mot "amen", il a une valeur rituelle plus qu'il n'est porteur de sens. Chez les non chrétiens, il ne correspond plus à une inquiétude, à une aspiration, à une recherche ou une attente. Il évoque pour eux quelques spéculations sur ce qui suit la mort, mais pas quelque chose qui concerne leur existence. La notion de salut leur semble déconnectée d'avec ce qu'ils vivent, sans rapport avec leur expérience.

Le mot de salut semble avoir perdu, pour beaucoup de nos contemporains, sa force expressive, son pouvoir de signifier quelque chose. Il joue, cependant, un rôle beaucoup trop important dans le Nouveau Testament et dans le christianisme pour qu'on puisse l'abandonner. Il faut donc tenter d'en retrouver le sens. C'est ce que je vais essayer de faire en quatre temps. Le premier portera sur la compréhension chrétienne du salut. Le deuxième examinera la question : "Le salut, pour qui ?". Le troisième s'intitulera : "de quoi sommes-nous sauvés ?". Et enfin, le quatrième se demandera : "quand a lieu le salut, à quel moment le situer ?".

1. La compréhension évangélique du salut

1. Son importance

L'annonce et l'affirmation du salut jouent un rôle capital, essentiel, décisif dans le christianisme. Il ne s'agit pas d'un thème accessoire, mais d'un thème central qui commande tous les autres. Pour dire en quoi consiste l'évangile, l'apôtre Paul le qualifie de "puissance de salut"^{*}. Croire que Jésus nous sauve, l'accepter comme sauveur, voilà ce qui fait de quelqu'un un chrétien, et toute le reste vient après, est subordonné.

Les Réformateurs l'ont, en particulier, fortement souligné. Contre une théologie qui développait volontiers des spéculations sur l'être de Dieu, Luther, Zwingli et Calvin, ont affirmé que la sotériologie (la doctrine du salut) doit occuper toute la place dans la doctrine, l'enseignement, la prédication de l'Église. La Bible ne dit de Dieu, du Christ ou de l'être humain que ce qu'il nous est nécessaire de connaître pour le salut. Calvin ne cesse de répéter que lorsque les théologiens et les prédicateurs s'occupent d'autre chose, ils tombent dans des spéculations inutiles et condamnables, ils se laissent emporter par une curiosité frivole. La foi chrétienne ne se centre ni sur un savoir ou une gnose, ni sur une contemplation, ou une mystique. Elle a pour seul centre, pour unique objet le salut qu'opère Jésus et qu'annonce l'évangile.

2. La spécificité de la compréhension évangélique du salut

Au propos que je viens de tenir, on pourrait objecter, avec raison, que cette insistance sur le salut n'est pas propre au christianisme. Elle se trouve ailleurs. Même si l'Occidental moderne ne la comprend plus, il s'agit d'une notion extrêmement répandue. Toutes les religions se présentent plus ou moins clairement comme des voies ou des systèmes de salut. C'est même ce qui les caractérise et les différencie des philosophies : les philosophes, ou les savants (jusqu'à une époque récente, on le les distingue pas) sont mus par la curiosité, par le désir de connaître; ils cherchent à répondre à la question : "que sont et comment sont les choses?". Le religieux est, au contraire mû par une insatisfaction : "les choses ne vont pas bien, elles ne sont pas ce qu'elles devraient être; comment pouvons-nous nous en sortir, et accéder à une situation meilleure ? " Il ne faut pas, bien sûr, séparer trop radicalement philosophes et religieux, car il existe des philosophies proprement religieuses, comme le stoïcisme ou comme celle de Spinoza, qui essaient, elles aussi, de répondre, par le moyen de réflexion non pas un désir de connaissance, mais à une recherche de salut.

Toutefois, même s'il s'agit d'une préoccupation que l'on trouve ailleurs, la manière dont le Nouveau Testament comprend le salut présente une très grande originalité. Cette originalité, le docteur Albert Schweitzer, qui, je vous le rappelle est pasteur et théologien avant d'être

médecin, philosophe et organiste, l'a très bien mise en lumière*. Il remarque que dans le monde des religions (et parfois au sein du christianisme), on rencontre deux grandes tendances.

1. La première, refuse et rejette le monde. Elle le juge vil, mauvais, opposé, contraire à Dieu. Elle y voit le domaine du charnel, du matériel, voire du diabolique. Elle le condamne totalement et préconise une évasion en un au-delà. Ainsi, dans le platonisme de l'Antiquité, dans le bouddhisme et le brahmanisme, souvent on demande au croyant de se détacher du sensible par une ascèse, par le moyen de disciplines diverses (la pratique de la méditation par exemple). Il s'agit de fuir le matériel et ses soucis, de renoncer à ses activités pour s'adonner à la contemplation, pour entrer dans le domaine du spirituel.

2. Nous avons une deuxième tendance qui voit dans le monde non pas l'ennemi et l'adversaire de Dieu, mais, au contraire, l'émanation de sa volonté, l'expression de son être. Elle pense que tout ce qui existe et arrive dans la nature ou dans l'histoire dépend de Dieu. Il décide des événements; il gouverne dans le moindre détail l'Univers. Tout y est donc conforme à la volonté divine. Le salut consiste donc, ici, à se soumettre, à accepter l'ordre cosmique, à se mettre en harmonie avec ce qui nous entoure. Cette tendance est forte dans les religions de la Chine (Confucius, Lao Tseu), dans le stoïcisme, ainsi que certains courants de l'Islam.

Dans le premier cas, le salut consiste à se détacher du monde, à s'en évader par les divers moyens qu'offre la religion. Dans le second cas, le salut consiste à s'adapter et se plier au monde, à s'accorder avec lui. Or, comme le souligne Schweitzer, le message de l'évangile diffère radicalement de ces deux conceptions. Il récuse aussi bien l'une que l'autre. Le Nouveau Testament ne prêche ni l'évasion ni la soumission, mais il annonce que Dieu opère une transformation. Comme le proclame l'Apocalypse*, il rend toutes choses nouvelles. On peut représenter cela par le tableau suivant :

	Dieu	Monde	Salut
Première tendance	bonne	mauvaise, opposé à Dieu	sortie du monde
Deuxième tendance	bon	bon, reflète la volonté de Dieu	acceptation soumission
Évangile	Dieu agit	mélange de bon et de mauvais	Transformation.

Se sauver, pour un chrétien, ne signifie ni se réfugier dans une autre sphère ni se résigner à ce qui se passe. Le salut qu'annonce l'évangile consiste en une transformation que Dieu opère. Tandis que les deux premières tendances religieuses s'enferment dans une logique statique, l'évangile insère la notion de salut dans une dynamique du changement personnel, social, cosmique. Cette dynamique correspond à la conception biblique qui voit dans le temps un vecteur orienté, une ligne droite qui a un sens; l'histoire avance, se dirige vers le Royaume; alors qu'ailleurs, on se représente le temps comme un cercle où l'on tourne en rond; il faut ou l'accepter ou en partir, mais le temps n'amène rien. Dans le christianisme, l'histoire a une très grande importance.

Je signale, entre parenthèses, qu'il faut comprendre à la lumière de cette analyse le fameux principe du "respect de la vie" défendu par Albert Schweitzer. Les tendances religieuses de la première catégorie, celles qui condamnent le monde, méprisent la vie qu'elles considèrent comme un malheur et une déchéance. Les tendances religieuses de la deuxième catégorie, celles qui croient que le monde se conforme à la volonté de Dieu, acceptent et sanctifient la souffrance, la mort, les forces négatives et destructrices qui agissent dans le monde. Au contraire, l'attitude chrétienne conduit à un véritable respect de la vie. Le monde et l'être humain sont aimés et sauvés; on ne doit donc pas les rejeter; mais ils sont aimés et sauvés pour devenir autres. Nous n'avons donc pas à consentir à la part de mal et de mort qui s'y trouve.

L'originalité de la conception évangélique du salut (que le christianisme n'a pas toujours bien compris) vient de ce qu'elle ne préconise ni la fuite hors du monde, ni la soumission à ce qui est, mais qu'elle annonce une transformation de toutes choses et de tout être.

3. Délivrance et accomplissement

Quand on essaie d'analyser la notion de salut, telle que la présente le Nouveau Testament, on constate qu'elle combine et conjoint deux idées différentes : celle de la délivrance et celle de l'accomplissement.

1. En premier lieu, le salut se vit comme une libération et une guérison. Sauver quelqu'un veut dire le mettre hors de danger, le débarrasser du mal qui le menaçait ou le faisait souffrir, le tirer d'une situation de détresse.

Ainsi, dans l'Ancien Testament, la sortie d'Égypte fournit le modèle à partir duquel on pense le salut. Les Hébreux subissaient une situation d'esclavage et de misère extrême. Dieu envoie un libérateur, Moïse, qui les tire des mains de leurs oppresseurs. Dans cette histoire, on a vu une image, une figure de l'aventure humaine. Depuis la faute d'Adam, les forces du mal oppriment écrasent l'être humain. Dieu leur envoie son fils Jésus Christ, et la résurrection, la pâque chrétienne, correspond à la sortie d'Égypte la pâque juive. Le tableau suivant montre le parallèle :

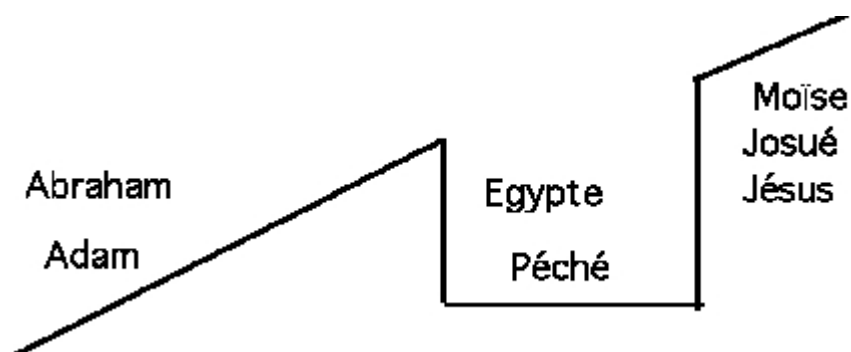
Abraham-Joseph	Esclavage d'Égypte	Moïse et Pâque juive: l'exode	La terre promise
Adam-Eve	Esclavage du péché	Jésus et Pâque chrétienne	Royaume

La délivrance prend aussi la forme d'une guérison, et les récits de guérison, qui abondent dans les évangiles, mais existent aussi dans l'Ancien Testament, offrent un modèle tout à fait proche de celui de la libération pour penser le salut. Étymologiquement, salut dérive du mot latin *salvus* qui veut dire "guéri", "saint", "en bonne santé". Le péché de l'être humain peut se comparer à une maladie et Jésus à un médecin ou à thaumaturge qui vient en guérir.

La faute d'Adam a fait des êtres humains des esclaves, et des malades. Le Christ vient pour réparer cette faute et en annuler les conséquences, ce qu'explique au onzième siècle Anselme de Cantorbéry, dans un traité célèbre *Cur Deus homo?* Dans cette perspective, si Adam n'avait pas péché, le Christ ne serait pas venu; l'être humain n'aurait en effet pas eu besoin de

sauveur. Seuls un esclave ou un prisonnier peuvent être délivrés, seul un malade a besoin de guérison. Comme Jésus le dit lui-même : "ce ne pas sont pas les bien portants qui ont besoin de médecins, mais les malades"*.

2. À ce premier thème de la délivrance et de la guérison, s'en ajoute un second, celui de l'accomplissement ou de l'épanouissement, qui va introduire une perspective différente. Le salut apporte une sorte de plénitude; il nous fait parvenir à un état où il n'y a rien à désirer, où aucun manque, aucune insatisfaction ne nous affectent. Quand on insiste sur ce second aspect du salut, on estime que l'exode, la sortie d'Égypte représentent seulement le début du salut. Il ne sera achevé qu'avec l'entrée dans la terre promise et l'installation des Hébreux en Palestine. Les israélites y vivront en harmonie avec Dieu et y connaîtront une sorte de perfection grâce à la loi, à l'alliance qui assure une relation juste et constante avec Dieu. La captivité d'Égypte représente dans l'histoire un accident, une parenthèse malheureuse que vient fermer l'exode. L'entreprise commencée par les patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, après une interruption, va se poursuivre avec Josué. En sortant d'Égypte, les Hébreux renouent le fil, un moment cassé, de leur histoire.



De même, Adam, avant la chute se trouvait au commencement d'une histoire. Dans l'Éden, il n'était nullement un homme parfait, accompli, mais un "être animal", comme le dit Paul*; il devait croître, se développer et se transformer en être spirituel. On peut le comparer à un enfant qui doit grandir pour atteindre la stature adulte. Le péché contrecarre son développement, comme une maladie peut arrêter la croissance d'un enfant. La maladie une fois guérie, le péché pardonné, la croissance et le développement reprennent. Dans cette perspective, le Christ serait venu même si Adam n'avait pas péché, comme l'ont soutenu Irénée, Duns Scot, et Thomas d'Aquin. En effet, l'œuvre et la mission du Christ ne se bornent pas à délivrer de l'esclavage, à guérir la maladie, à pardonner le péché. Elles consistent essentiellement à aider les êtres humains à progresser vers le Royaume ; même s'ils n'avaient pas péché ils auraient eu besoin de cette aide. Le salut ne se borne pas à effacer le péché; il ne faut pas restreindre, limiter l'évangile à l'annonce du pardon. Il s'agit de quelque chose de beaucoup plus vaste : Dieu avait un grand projet pour Adam. Même sans sa faute, Adam aurait eu besoin d'un salut qui l'aurait conduit à se développer pour atteindre la plénitude à laquelle Dieu le destinait.

Cette différence de vue ou d'opinion entre ces deux courants peut paraître, à première vue, assez théorique. En fait, elle a des conséquences pratiques sur la prédication et l'enseignement de l'Église. Dans le premier cas, on centrera tout sur l'appel à la repentance et l'annonce du pardon des péchés. Dans le second cas, on se préoccupera aussi de l'éducation et du développement des êtres humains, de ce qui favorise leur épanouissement. On proclamera le pardon certes, mais aussi on travaillera à la construction de la personne et de la cité humaine :

en s'occupant de formation, en créant des hôpitaux, en luttant pour des conditions de vie non aliénantes, les chrétiens s'inscrivent dans la dynamique du salut tout autant que lorsqu'ils annoncent le pardon des péchés. Ces deux thématiques entraînent deux conceptions différentes de la mission chrétienne.

2. De quoi sommes-nous sauvés ?

J'introduis cette troisième partie par une petite histoire assez cruelle pour les théologiens. Un savant professeur de théologie se promène, absorbé par ses réflexions et ses méditations. Il doit faire un cours sur le salut qui le préoccupe ; il y pense, il réfléchit à cette notion, à son sens, à la manière dont il va la présenter aux étudiants. Il longe un fleuve et, comme il passe sur un pont, un cri l'arrache à ses pensées. Un homme tombé à l'eau, emporté par le courant se débat et crie: "sauvez-moi, sauvez-moi". Le théologien s'arrête, tout perplexe, et répond : "oui, bien sûr, mais qu'entendez-vous exactement par sauver ?" Deux raisons rendent cette réponse ridicule : d'abord, son inadaptation, elle appelle à une réflexion au moment où il faut agir d'urgence; ensuite son inutilité : la situation de cet homme rend parfaitement clair son appel.

Autre histoire, qui vient des États-Unis. Dans une petite ville de l'Indiana, les différentes églises, méthodistes, baptiste, épiscopaliennne, presbytérienne, pentecôtiste, etc. se sont mises d'accord (ce qui est déjà un très grand miracle) pour entreprendre en commun une campagne d'évangélisation sur le thème : "Jésus notre sauveur". Cette campagne commence par un immense défilé des chorales, des orchestres, des groupes de jeunes, des majorettes des diverses églises, qui portent tous d'immenses pancartes : "Jésus sauve". Le lendemain, le journal local publie une grande photographie de ce défilé avec un commentaire, ironique : "ils nous disent tous qu'il sauve, mais personne ne dit de quoi".

De ces deux histoires, je tire la conclusion, qui me paraît évidente, que pour comprendre ce que signifie le salut, il importe de préciser de quoi nous sommes sauvés. Si on ne le fait pas, l'affirmation "Jésus sauve" devient un slogan vide, sans contenu, semblable aux spots publicitaires dépourvus de sens. Qu'est-ce qui donc pèse sur l'être humain et demande que l'on vienne à son secours ? De quoi avons-nous besoin d'être guéris ou délivrés ? À cette question on a donné, dans l'histoire du christianisme, quatre réponses différentes. Autrement dit, on a discerné quatre formes principales sous lesquelles se manifeste la détresse humaine.

1. La culpabilité

Je mentionne, en premier lieu, la forme la plus classique, celle à laquelle on pense tout d'abord, à savoir la culpabilité. L'être humain se sent fautif, impur, indigne. Il manque d'innocence, il a toujours quelque chose à se reprocher, ce qui l'inquiète et le travaille. Ici, on présentera le salut avant tout comme le pardon des fautes, et on mettra l'accent sur les textes bibliques qui affirment que Jésus sauve du péché et de ses conséquences.

À certaines époques de l'histoire, le sentiment de culpabilité a été très vif. À la fin du Moyen Âge, la conscience de leurs fautes et la peur du châtimeant terrorisaient beaucoup de gens. Le jugement dernier et l'enfer représentaient pour eux une hantise qu'ils ont exprimée dans d'admirables et hallucinantes œuvres d'art picturale, musicale, littéraires. Les meilleurs s'imposaient une vie d'austérité et de renoncements; ils multipliaient les actions charitables et

les pratiques pieuses en espérant qu'elles leur vaudraient l'indulgence divine. Mais ils n'étaient jamais sûrs d'en avoir assez fait et ils craignaient la condamnation.

Face à cette angoisse, la Réforme a proclamé que selon l'évangile, le salut était un don de Dieu et non la récompense des œuvres humaines. L'évangile annonce que Dieu ne tient pas compte de nos fautes et que nous n'avons rien à craindre. Ce message a représenté au seizième siècle une véritable libération pour beaucoup. Il a eu un impact considérable et a bouleversé l'Europe. Il touche moins, semble-t-il, les modernes qui n'ont pas au même degré le sentiment de leur culpabilité; ils se sentent souvent plus victimes que responsables. Il ne s'ensuit nullement que cette première conception de la détresse humaine soit dépassée et inutile. L'éliminer de la prédication serait une erreur. Mais il faut avoir conscience qu'elle correspond moins à notre sensibilité qu'elle ne le faisait autrefois, et que la question ou l'angoisse à laquelle elle répond n'a pas la même force qu'il y a quatre siècles.

2. La mort

La détresse humaine prend une seconde forme, la peur de la mort, la crainte de la disparition de notre être. L'être humain a conscience du caractère fragile, éphémère de sa propre existence. Il se sait très vulnérable; à tout moment, une maladie ou un accident peut l'emporter. Il n'est jamais à l'abri. De plus, aujourd'hui, nous savons que l'humanité dans son ensemble se trouve menacée par l'épuisement des ressources naturelles de la terre, par l'accroissement de la pollution, par les maladies et les épidémies qui tiennent à de mauvaises conditions de vie. Et puis, il y a aussi le péril atomique dont Tchernobyl est devenu le tragique symbole. Nos activités pacifiques se révèlent aussi dangereuses que les militaires et la mort totale se profile à l'horizon. Elle opère déjà dramatiquement et sinistrement dans de nombreux pays. De cette présence constante de la mort, résultent une angoisse et une révolte, qu'exprime bien la célèbre statue de Richier, à Bar-le-Duc, ce squelette qui tend son bras, le cœur saignant dans la main, vers le ciel.

Devant la détresse que suscite la menace constante de la mort, le salut consiste dans le don de la vie éternelle, dans la proclamation de la résurrection. L'évangile nous affirme que nous ne sommes pas destinés au néant, qu'un avenir nous est promis et ouvert. Le message pascal de la victoire du Christ sur la mort retentit comme un espoir et un appel à lutter contre les puissances destructrices. Devant cette forme de détresse, on mettra au centre de la prédication du salut, non pas le crucifié portant nos péchés, comme dans le cas précédent, mais le Ressuscité, le Christ Victor sorti de la tombe.

3. L'absurde

Le non-sens ou l'absurde représente une troisième forme de la détresse humaine. Nous rencontrons ici un des problèmes majeurs du vingtième siècle, que l'art, la littérature, la philosophie ont souligné. Les romans de Kafka l'expriment admirablement. Les existentialistes, Sartre, Camus, Bataille ont fortement mis en valeur à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Des auteurs aussi dissemblables que Cioran ou Woody Allen le traduisent également. L'être humain manque de sens. Il ne sait pas, il ne comprend pas pourquoi il vit. Il a l'impression de se trouver dans un monde déboussolé, qui l'oblige à mener une existence de fou. L'effondrement des structures et valeurs traditionnelles renforce ce sentiment; la famille se disloque, le travail manque (et du coup, le chômeur ne sait plus à quoi sert sa vie); souvent, celui qui a un métier l'exerce dans des conditions déraisonnables et stupides; les valeurs

morales s'effondrent. On n'a rien à quoi se raccrocher, personne ne nous indique une route sûre. Dans les pays d'Occident, on n'a jamais disposé d'autant de richesses et de moyens; et jamais la vie n'a paru aussi plate, aussi bête, aussi insatisfaisante. D'où la révolte de certains, la résignation des autres, et l'appétit de divertissements de ceux qui cherchent à s'étourdir.

À cette situation, répond le thème évangélique de la lumière, qui dissipe l'obscurité. Jésus nous sauve en nous éclairant, en donnant une direction et une orientation à notre vie, en nous ouvrant un chemin. Au centre de la prédication du salut confrontée à cette situation, peut-être faut-il placer le Saint-Esprit qui nous rend sensibles à une présence en laquelle se trouve le sens dernier de toute vie et de toutes choses. Ce n'est pas par hasard si le thème de l'Esprit a pris depuis trente ans une telle importance (alors que dans les cas précédents on insistait plus sur le Christ).

4. La libération

Je signale une quatrième forme de l'expérience humaine de la détresse : l'aliénation socio-économique. L'être humain se découvre pris dans un système de production, de consommation, d'organisation du monde qui l'assujettit, le domine, lui enlève la maîtrise de son existence, qui souvent le condamne à la misère ou à une vie dépourvue d'intérêt et de liberté. Tout se centre sur l'objet à fabriquer, à vendre ou à acheter, et on lui subordonne le sujet. Il devient la victime d'une logique économique folle qui produit de plus en plus, en faisant travailler de moins en moins de gens, qui multiplie les chômeurs et les miséreux au fur et à mesure qu'elle accumule des richesses. Il ne peut que se soumettre; on ne lui donne aucune chance de vivre autrement. Il a le sentiment qu'on l'exploite, qu'on le vole, qu'on le réduit à une sorte de servitude. Il se sent dépouillé de sa qualité d'être humain; on le traite comme une "non-personne", selon une expression très utilisée par les théologiens sud-américains. De millions de gens vivent dans une condition inhumaine, c'est à dire où on ne tient pas compte de leur humanité, ou on la nie.

À cette conscience d'un esclavage politique, social, économique, particulièrement vif en Amérique latine, ont répondu les théologies de la libération avec beaucoup de courage et quelques excès. Elles s'appuient beaucoup sur l'Ancien Testament, sur le thème de la sortie d'Égypte du peuple d'Israël ou sur l'appel des prophètes à une société plus juste. Pour elles, le salut consiste d'abord dans la destruction des esclavages économiques. Elles voient dans l'évangile une puissance capable de renverser la société et de transformer le monde. La prédication doit avoir une dimension politique, si on veut qu'elle ait un sens et qu'elle apporte aux démunis, aux exploités un véritable message de salut.

Conclusion

Je termine cette analyse par quatre remarques

1. J'ai mentionné quatre des formes de la détresse humaine, celles qui à tort ou à raison me semblent être les plus importantes et avoir joué un rôle prédominant dans l'histoire de l'humanité. Je ne prétends pas en avoir dressé une liste complète, et on pourrait en citer d'autres. Par exemple, la détresse de la solitude, à quoi répondraient l'affirmation du Dieu Emmanuel (avec nous) et le thème de Jésus notre ami (qui a connu un grand succès au début de notre siècle). On pourrait s'interroger aussi sur la vogue que connaissent les psychothérapies; elles témoignent sans doute d'un besoin qu'ont les gens de parler, de

s'exprimer, de se raconter, donc de sortir de leur solitude. Mais elles révèlent aussi une détresse qui se manifeste comme malaise de la conscience; peut-être faut-il simplement y voir un avatar du sentiment de culpabilité, mais plus profondément de ce qu'on a appelé le mal être, le "se sentir mal dans sa peau". Drewermann y a beaucoup réfléchi, et pour lui, aujourd'hui, le salut prend la forme de l'équilibre ou de la santé psychologiques.

2. Il me paraît important de prendre acte de la pluralité des expériences de la détresse et, par conséquent, des compréhensions du salut. N'essayons pas trop vite de les ramener à l'unité. On se tromperait gravement en voulant tout soumettre à un moule unique, en cherchant à imposer à tous les croyants la même démarche spirituelle et théologique, en exigeant, par exemple, que tout le monde passe par le sentiment de culpabilité tel que le seizième siècle l'a éprouvé. L'Église Réformée de France insiste beaucoup depuis quelques années sur la pluralité, et je crois qu'elle a raison : il ne faut pas étouffer la diversité des doctrines, ni celle des cheminements spirituels.

S'il ne faut pas réduire cette variété, il importe cependant de voir qu'il existe une unité profonde entre ces diverses expériences. Sous des formes différentes, il nous est dit toujours la même chose, que j'exprime de manière un peu abstraite : que la puissance divine, qui opère en Christ surmonte les négativités avec lesquelles nous sommes aux prises, qu'elles soient d'ordre moral (la faute), physique (la mort), spirituel (l'absurde) ou social (l'aliénation économique et politique). Le salut ne se cantonne pas à un domaine de notre existence, il opère dans tous. Je représenterai à la fois la diversité et l'unité par le schéma suivant.

	Négativité	Salut
Moral	Faute	Pardon
Physique	Mort	Vie éternelle, résurrection
Spirituel	Absurde	Lumière, sens
Social	Aliénation économique	Libération
Affectif	Solitude	Emmanuel

3. Nos explications et nos schémas répondent à une nécessité. Nous en avons besoin pour comprendre et faire comprendre. Il n'en demeure pas moins qu'ils appauvrissent et mutilent l'évangile, ignorent ou écartent certaines de ses dimensions. Aucun des cheminements que j'ai indiqués ne suffit, ni a une valeur absolue; chacun présente des avantages et comporte des risques de déviation. D'où l'utilité d'avoir plusieurs schémas; non pas parce qu'en les additionnant on arriverait à une expression suffisante de l'évangile, mais parce que cette pluralité entraîne une sorte de critique mutuelle, et oblige à relativiser celui qui a notre préférence. Elle nous empêche de confondre l'évangile avec l'expression que nous lui donnons. Elle me paraît le meilleur garde-fou contre l'idolâtrie qui ne distingue pas Dieu, son action, son salut de l'idée que nous en avons, de la manière dont nous les comprenons. Quand au nom d'une conception traditionaliste centrée sur le péché, on a voulu disqualifier les théologies de la libération, on a eu tort. Mais quand les théologies de la libération, ont voulu éliminer la faute individuelle pour ne parler que de la misère sociale, elles perdent aussi une dimension de l'évangile.

4. Je viens de dire que l'évangile contre ce qui menace notre être et qui risque de le désagréger sur le plan physique, moral et spirituel nous annonce que le pardon, la vie, le sens, la liberté ne nous manqueront pas. Il donne ainsi une réponse aux questions les plus profondes de l'être humain. Toutefois, cette réponse n'est pas celle de la facilité. Ni la faute, ni la mort, ni le doute, ni l'aliénation sociale ne nous sont épargnés. Tout cela ne disparaît pas par enchantement. La foi ne supprime pas les problèmes et les difficultés; elle donne le courage de les affronter, de ne pas renoncer, de continuer à lutter. Nous vivons le début, le commencement du salut. Dans une belle prédication de Noël, Tillich le compare au bébé de la crèche; il doit grandir, se développer, il nous oriente vers un avenir. Le salut est à la fois ce qui nous donne la force d'avancer et ce vers quoi nous nous avançons. Il n'est pas un état, mais un combat et un dynamisme.

Questions-Réponses donnant suite à la conférence

Question :

Pour moi le salut n'est plus du tout dans l'Église. Elle ne répond pas à l'attente sociale. Ce qui me manque cruellement c'est la concordance entre la notion de salut et le salut de la planète.

Réponse :

De toute façon le salut ne dépend pas de l'Église. Elle est au service de quelque chose, mais ce n'est pas elle qui sauve.

Nous sommes effectivement à une époque où, sans doute pour la première fois avec une telle force, l'idée de la mort totale de l'humanité est un défi de la situation actuelle. C'est un défi que nous ne savons comment l'affronter. Quelles sont les réponses ? Il faut y réfléchir.

Question :

Je m'interroge sur la question de la solitude des jeunes. Mon petit fils, 20 ans, m'a dit en me montrant son smart phone, « Si un jour je le perds, je suis tout seul ».

Comment répondre à cette détresse, à cette solitude ?

Réponse : Le paradoxe est évident. Les machines à communiquer ne permettent

pas d'être ensemble. L'échange de proximité, de face à face, est irremplaçable. La preuve en est que le cours enregistré du professeur n'est pas aussi éducatif qu'un cours parlé. La dimension de la rencontre est escamotée par les moyens techniques.

Il se trouve que je suis actuellement en dialogue à l'aide d'internet avec des chercheurs aux quatre coins du monde. Je constate que j'ai des liens plus forts avec ceux dont je me sens plus proche. Toutefois, je tire un bénéfice certain de ces entretiens que je n'aurais pu avoir vu la distance.

Remarque de la salle :

Philippe Meyrieux répliquait à quelqu'un qui se plaignait de la disparition des cabines téléphoniques « réapprenez donc à écrire des lettres » !

Question :

Les dogmes ne sont-ils pas une nécessité d'expression pour les groupes ?

Réponse :

Il faut faire la différence entre dogme et doctrine. La distinction tient au fait que le dogme est intangible, immuable. Il s'impose. Il devient alors négatif. Il faut noter que les débats qui précèdent l'élaboration d'un dogme sont beaucoup plus riches et intéressants que le dogme lui-même.

La doctrine par contre exprime la conception qui correspond à ce que nous sommes. S'il y a élaboration d'une doctrine, il y a réflexion du groupe. Par ailleurs la doctrine peut évoluer en fonction du contexte dans lequel on se trouve. Notre pensée ne sera plus la même selon le contexte dans lequel on se trouve.

On doit se soumettre au dogme. Le dogme est objet de la foi alors que la doctrine est expression nécessaire de la foi.

Prenons l'exemple du dogme de la trinité. C'est un dogme qui se fige entre le quatrième et le cinquième siècle. Tout le monde lui rend hommage et s'y réfère. Certains peuvent dire que ce n'est pas extraordinaire. Mais d'autres au contraire qui y tiennent beaucoup en donnent des explications qui seraient considérées comme parfaitement hérétiques par ceux-là mêmes qui l'ont rédigé. Irrité dans un colloque œcuménique par un orateur qui s'y référait constamment, il m'est arrivé d'être désagréable avec lui. Un prêtre m'a alors pris à part et me dit : « Je suis d'accord avec 95 % de ce que vous dites. Mais vous le dites mal. Dites simplement que vous l'interprétez » !

Question :

Catholique et physicien, j'ai pu être choqué par votre vision de la Trinité. Christian Ducocq disait qu'un dogme est simplement un arbitrage. Ce dogme s'inscrit dans un contexte qui ne nous dit plus rien. Il ne faut pas s'y opposer, car cela conduit simplement à s'enfermer dans une vision dogmatique. Toutes ces choses du passé sont à l'image d'une bibliothèque d'expériences qu'il ne faut pas mépriser. Le dogme de la trinité me plaît à cause de son système ternaire, le troisième terme ouvrant un rapport aux deux autres à l'image de la psychologie systémique instaurant le dialogue entre l'homme, la femme et le couple.

Réponse :

Effectivement il y a un symbolisme utile. Nous sommes dans un cadre historique intéressant qui essaie d'exprimer l'évangile à l'aide des catégories philosophiques néo-platoniciennes, comme la personne, la substance, l'instance, etc. dont ils disposaient à l'époque. Cette tentative était très positive. Par contre, ce qui me semble contestable, ce sont les résultats qui échappent à la temporalisation et à la contextualisation. Ces essais sont devenus des lois qui enferment la pensée et imposent le dogme. Ceux qui s'efforcent d'interpréter le dogme sont préférables à ceux qui se contentent de répéter les formules. Ces derniers disent qu'ils reprennent simplement les formules utilisées par le passé. En fait, je les soupçonne de ruser avec le consensus de leurs autorités.

Il y a un bon et un mauvais usage du dogme.

Question : Je ne suis pas certain que les dogmes soient objet de la foi. On reçoit le dogme comme tentative de dire quelque chose

Réponse : A la manière dont vous le dites on voit les fruits et ce qu'a été le modernisme qui n'est pas du tout en accord avec la pensée classique. Pour la pensée classique, il n'y a pas de distance entre ce qu'on dit de Dieu et Dieu. C'est avec Kant que l'on a fait la distinction entre ce que l'on dit de la chose et la chose. En 2014 nous sommes héritiers d'une tradition qui est sortie de la pensée dogmatique.

Question : Comment interprétez-vous les paroles de Paul quand il dit que le salut est pardon des péchés obtenu par la crucifixion de Jésus sur la croix ?

Réponse : Votre question exigeait une très longue réponse. Disons rapidement qu'il y a dans le Nouveau Testament plusieurs façons de penser la croix, la résurrection, et ces différentes façons sont parfois en contradiction les unes avec les autres. Pour ma part je ne crois pas tout ce que dit le Nouveau Testament. Il y a des phrases de l'apôtre Paul qui sont extraordinaires et d'autres avec lesquelles je ne suis absolument pas d'accord. L'idée du sacrifice expiatoire du Christ portant nos péchés sur la croix a été pensée et développée par Anselme de Cantorbéry avec une grande cohérence. Mais nous sommes là dans un jeu d'images. Le malheur du christianisme est d'avoir changé les symboles en dogmes disant je ne sais plus qui. Dans l'antiquité l'on pensait que quelqu'un pouvait porter la faute de quelqu'un d'autre. Cette image a été tout naturellement appliquée à Jésus. Cela entraine dans les mœurs de l'époque. Il y a donc un jeu d'utilisation de catégories culturelles qui sont utilisées pour transmettre un message alors qu'elles ne sont pas propres au Nouveau Testament.

Question : Croyez-vous au jugement dernier, au jour du grincement des dents ?

Réponse : Non ! Je n'y crois pas. On a beaucoup mis en évidence le contexte apocalyptique dans lequel le N. T. a fonctionné dans le monde antique. Ces catégories apocalyptiques ont été très importantes pour le N. T., car cela permettait de forger le concept de monde nouveau, de royaume à venir. Ce qui collait avec la pensée apocalyptique. Les idées de jugement viennent avec. Ce sont des

images. Mais penser, imaginer la fin du monde telle qu'en parle le N. T. avec le scénario qui s'ensuit est impossible. Il faut aller plus loin. J'ai écrit un petit livre en collaboration avec François Gauguin sur la manière dont on se représente l'au-delà. François Gauguin a fait une observation très importante quand il a remarqué que Paul n'utilise pas les mêmes images selon les publics auxquels il s'adresse pour parler de la fin des temps. Quand il écrit aux Thessaloniens qui sont juifs traditionnels, il utilise le langage apocalyptique. Quand il écrit aux Corinthiens qui sont hellénisés, c'est plutôt des concepts hellénistes qu'il utilise.

Ce que pour les uns comme pour les autres, ce que Paul entend montrer, c'est qu'au cœur il y a la relation avec le Christ. Il essaie de l'expliquer en utilisant un jeu d'images.

La lecture critique développée par la théologie libérale fait la distinction entre le langage et le message. Le langage est apocalyptique, mais le message ne l'est pas. Ce sont des distinctions que l'on opère dans le temps que nous vivons, avec les connaissances qui sont actuellement les nôtres, connaissances qui pourront évoluer et être différentes dans un siècle.

Table ronde

Une table ronde a été proposée pour faciliter l'échange avec la salle dans le but de cerner les détresses que nous rencontrons dans notre environnement. L'objectif était de mieux cerner ce que pouvait signifier aujourd'hui la notion de salut.

1. Témoignage d'Ariane Castell-Casalis

Je suis bénévole dans deux domaines, accompagnement de fin de vie et visiteuse de prison. Ces deux domaines sont très différents, mais ils ont en commun, la souffrance des individus. Je ne suis pas une professionnelle ; je n'ai donc pas de compétence pour analyser les peurs que j'entends. Je suis là pour les écouter (mais je n'entends pas que des peurs, car ce sont des vivants que j'écoute, avec aussi leurs joies).

J'ai pu suivre la formation à l'écoute de l'association JALMAV (jusqu'à la mort, accompagner la vie), et ainsi acquérir une qualité d'écoute que je peux mettre au service de ces personnes ; j'essaie , avec autant d'empathie que possible, de donner des possibilités à une personne de verbaliser leurs souffrances, leurs peurs. Monsieur Gounelle nous parle de cinq peurs essentielles ; je les reprends et j'ajouterai des peurs spécifiques à ces deux catégories de personnes, celles que j'entends sans prétendre évidemment faire le tour de la question.

1- Soins palliatifs : accompagnement de fin de vie

- a) Peur de la mort bien sûr : Elle s'exprime différemment selon les individus : angoisse, dépression, agressivité, panique...incapacité à verbaliser, à communiquer ...ou besoin de parler, de resserrer les liens avec l'autre, les autres...
- b) Peur de souffrir : peur des douleurs physiques et de la souffrance psychique. Ce corps dégradé, douloureux, qui n'est plus comme avant, peur de ne plus pouvoir rien faire, de perdre son autonomie ; cette peur « enferme » la personne, amène un sentiment d'humiliation et de perte de la dignité.
- c) Sentiment de solitude : D'origine variée : économique et sociale (pas de famille ou abandon, soucis financiers, arrêt de travail...)La vie d'avant s'arrête, les repères sont perdus, on s'isole. Solitude spirituelle, affective, incapacité à exprimer ce que l'on ressent, car on ne peut pas ou bien on ne veut pas. Et les conséquences sont aussi l'angoisse, l'agressivité, la colère, la confusion, la tristesse, la déprime...
- d) La question du sens : Certains malades perdent le sens de leur vie : leur corps est douloureux, se dégrade, ils ne le reconnaissent plus, ils se sentent dégradés, ils ne voient plus de sens à vivre comme cela ; certains se posent la question du pourquoi, « pourquoi moi, qu'ai-je fait pour que cela tombe sur moi...Je n'ai pas fumé, j'ai mené une vie saine, je me sens puni... »Ils s'isolent

ans le questionnement, leurs relations aux autres changent. Ils ne trouvent pas de réponses. Certains souhaitent mourir, car leur vie n'est plus acceptable.

e) J'entends aussi de la culpabilité : Une jeune maman se sent coupable d'abandonner ses jeunes enfants, d'autres d'abandonner leur conjoint, leur famille, dans un immense désarroi, car ils voient l'impact de la maladie et de leur mort qui approche, sur ceux qu'ils aiment. On l'entend parfois lorsque la maladie est très rapide, lorsqu'ils ont été « pris e court », qu'ils n'ont pas pu « s'organiser », que tout va très vite...

-Il y a aussi des remords, des regrets : des liens familiaux distendus ou coupés font ressentir de la culpabilité. On n'a pas pu ou voulu « renouer » et alors c'est une souffrance qui se rajoute aux douleurs physiques et à la souffrance psychique.

2- La détention-

Là aussi il y a beaucoup de peurs, de souffrances, de détresses qui prennent des visages différents, car selon les délits ou les crimes, les personnes incarcérées n'abordent pas l'enfermement de la même façon. Voilà « livré » en vrac ce que je peux entendre.

a) Pour la majorité des détenus : lorsqu'ils arrivent en prison, ils « tombent » dans un environnement destructeur, violent agressif, menaçant, et qui les prive de leur dignité : le détenu doit renoncer à ce qu'il est, apprendre à vivre autrement sous peine d'être détruit : affronter insultes, violences en tous genre, perte de la famille, et des amis souvent ; il n'élève plus ses enfants, il est séparé de ses proches, tout s'effondre. Ils sont confrontés au vide (pas de travail, plus de famille, plus de liberté de circulation, beaucoup de brimades, d'affronts, d'humiliations...) Il y a pour certains une perte de sens, un sentiment d'une vie absurde qui peuvent mener à des tentatives de suicide ou à un suicide.

b) Une grande solitude : Ils étaient parfois isolés avant, en tous cas ils le deviennent. Les nombreuses pertes (travail, lien social, famille parfois, amis, maison...) pèsent très lourd, les rares visites au parloir, l'enfermement avec un codétenu parfois insupportable ...les plongent dans une solitude qu'ils expriment sous différentes formes.

c) Aliénation sociale et économique et perte de dignité : Je pense à tous ceux qui sont victimes de la misère sociale, d'une société qui ne leur a pas donné la maîtrise de leur existence, les victimes de familles instables, inexistantes, mal-aimantes, ou qui connaissent pauvreté, chômage, alcoolisme, ou ceux qui n'ont pas suivi le système scolaire et qui n'ont aucune qualification. Certains qui avaient un travail vont connaître en prison cette aliénation et entraîner leur famille avec eux.

En prison, ils subissent tant de pertes que beaucoup perdent toute

estime d'eux-mêmes. Toute confiance en eux. Ils ont peur pour eux, pour leurs proches, ils se laissent aller, s'effondrent, prennent des médicaments,, se droguent, perdent le sommeil, ou dorment tout le temps...les conditions sont dégradantes pour la personne qui est totalement impuissante et se sent dépouillée de sa qualité d'être humain. Ils n'ont plus de dignité,, ils sont un numéro d'écrou, une carte d'identité interne, une « non-personne » ; beaucoup se replie sur eux-mêmes, décident de ne plus parler à personne (par peur avant tout), ou bien deviennent agressifs, méchants, violents... et c'est un engrenage qui peut les conduire au Quartier Disciplinaire (Q D), ou à d'autres sanctions qui augmentent encore leur sentiment d'humiliation, va contre tout projet de réhabilitation, de réinsertion, car ils ne se sentent plus que des victimes.

d) D'autres peurs :

- la peur de la mort ne concerne que quelques-uns : en tous cas, ce n'est pas une peur différente de celle de tous les êtres humains. En prison ils ont surtout beaucoup d'angoisses par rapport à leur vie dedans et à leur avenir. Certains peuvent avoir très peur de mourir s'ils sont menacés de mort à l'intérieur ou à l'extérieur lorsqu'ils sortiront. Le désir de mort est malheureusement fréquent en prison, car lorsqu'ils en arrivent à perdre le sens de leur vie à force d'humiliations, lorsque toute dignité disparaît, alors ils attendent à leur vie. Mais la grande majorité est préoccupée par leur vie, leur survie, dans cet environnement, et par leur avenir.

-Les peurs du quotidien : jour et nuit, ils ont peur des autres, des menaces, des insultes, des agressions, de la vengeance dedans et dehors, peur de ne pas supporter l'enfermement dans la durée, car il faut développer d'immenses capacités d'adaptation pour y survivre...et donc peur « de déraper », d'agresser ou d'être agressé, de perdre la maîtrise de soi, de ne plus arriver à se soumettre.

-ceux qui souffrent de pathologies psychiques : ou psychiatriques vivent dans l'angoisse permanente, voire la terreur et leurs symptômes sont aggravés par l'incarcération. Certains prennent tellement de médicaments qu'ils ne sont plus en état de parler, de raisonner, de rencontrer quelqu'un pour échanger même s'ils le voulaient.

-Peur de perdre leur toute-puissance : Ceux qui sont des chefs de bande dehors doivent le rester dedans et donc pour asseoir leur pouvoir, ils créent un réseau de « larbins » appelés des « écuyers ».

3- La culpabilité :

-je ne l'entends pas de tous les détenus, loin de là. Elle est sûrement trop lourde, alors ils la nient, ils préfèrent ne pas la voir pour se protéger.

-Lorsqu'ils en prennent conscience, elle peut faire très mal, car le remords par rapport à ce qu'ils infligent à leur famille est insupportable. J'entends peu parler des victimes. Ils ont surtout honte vis-à-vis de leur famille et de leurs enfants, et disent parfois qu'ils « paient » pour ce qu'ils ont fait, ce qui leur permet d'oublier les victimes. Mais certains sombrent sous le poids de cette culpabilité.

-Malgré tout, je rejoins ce que dit M. Gounelle sur ce point : notre époque est moins celle de la culpabilité. J'entends plus de « victimes » que des coupables. La notion de responsabilité est peu présente dans leurs propos.

En prison on dit que si l'on n'a pas tué et pas violé, on n'a rien fait de mal ; une hiérarchie du mal est établie qui permet de ne pas se sentir coupable.

★ On se sent « victime » de cette justice, de cette société « pourrie » si on n'a tué personne, et cela ne vaut pas la peine d'être là.

★ On se dit victime parce qu'on a perdu un père trop jeune et qu'on avait besoin de lui et donc on est « tombé » dans l'alcool ou dans la drogue...

★ On se dit « victime » parce qu'on vient vous arrêter deux ans après les faits alors qu'on avait un travail et une famille à soutenir...

★ On se dit « victime » d'une femme qui vous a envoyé là injustement.

Je vois parfois le salut en marche lorsqu'ils commencent à porter un regard sur eux-mêmes, à comprendre, lorsqu'ils acceptent la peine, lorsqu'ils gardent ou retrouvent de l'estime pour eux-mêmes (ce qui est assez admirable), lorsqu'ils reconnaissent le mal qu'ils ont fait, lorsqu'ils se projettent dans l'avenir...Ce sont des cadeaux pour celui qui écoute.

2. Témoignage du pasteur André Leenhardt

DE QUOI SOMMES-NOUS SAUVÉS AUJOURD'HUI ?

Je vais essayer de prendre quelques exemples très personnels, pour mieux inviter chacune et chacun à en faire autant.

1. De quoi je me sens sauvé ? - de la malédiction de l'homosexualité

- de l'enfer et du paradis
- du découragement, individuellement et socialement

2. De quoi avons-nous besoin d'être sauvés ? - de la catastrophe planétaire (due à la convoitise).

Je suis sauvé de la malédiction de l'homosexualité. Mais ce fut plus par une évolution de la société que par l'Église chrétienne !

La manière personnelle dont je l'ai connue, c'est il y a 55 ans. Une nuit mon frère, adolescent, s'est effondré en pleurs sur notre lit conjugal, après la rupture d'une relation homosexuelle qui l'avait désolé. Nous étions vraiment sans autre recours que notre accueil silencieux. C'était cette époque lointaine où tout était encore si tabou, si culpabilisant. Nous ne savions vraiment rien de l'homosexualité. C'est par une correspondance suivie avec lui, dont il dit aujourd'hui qu'elle lui a permis de tenir la tête hors de l'eau entre 15 et 20 ans, que j'ai eu moi-même mes premiers rudiments de formation. Comment survient l'homosexualité ? Innée ? Acquisie ? Par contagion ? Ou par la faute de qui ? Le père, la mère ? Et y a-t-il "faute" ?

Je me réjouis d'avoir entendu le pape dire : « Si la personne est gay, qu'elle cherche le Seigneur et qu'elle est de bonne volonté, qui suis-je pour la juger ? » Mais lui aussi ne fait que suivre l'évolution sociale. Ah ! s'il avait dit cela il y a 50 ans !

Quant à la condamnation biblique de l'homosexualité, n'est-elle pas liée à une époque ? Certains chrétiens y trouvent le motif d'une condamnation sans états

d'âme. La meilleure réponse que j'aie trouvée à la question, c'est un courrier des lecteurs de Télérama:

Une célèbre animatrice radio états-unienne fit remarquer que l'homosexualité est une perversion. C'est ce que dit la Bible, Lévitique 18:22 : « Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme : ce serait une abomination ». La Bible le dit, un point c'est tout.

Quelques jours plus tard, un auditeur lui adressa une lettre ouverte, qui disait en substance : merci de mettre autant de ferveur à éduquer les gens à la loi de Dieu. Mais j'aurais besoin de conseils quant à d'autres lois bibliques. Par exemple je souhaiterais vendre ma fille (Exode 21:7). À votre avis, quel serait le meilleur prix ? Le Lévitique aussi (25:44) enseigne que je peux posséder des esclaves, hommes ou femmes, à condition qu'ils soient achetés dans des nations voisines. Un ami affirme que ceci est applicable aux Mexicains, mais pas aux Canadiens. Pourriez-vous m'éclairer sur ce point ? J'ai un voisin qui tient à travailler le samedi. L'Exode (35:2) dit clairement qu'il doit être condamné à mort. Je suis obligé de le tuer moi-même ? Je m'en remets à vous...

Quand notre petit-fils Marius a fait son "coming out", et quand il nous a fait connaître Valentin, j'ai dit tout de suite : « Quelle chance il a de vivre cela maintenant plutôt qu'il y a 50 ans ! »

C'est par le fait de ces expériences précises, vécues par des très proches de nous, que nous avons sur les débats actuels, sur le mariage pour tous, un point de vue qui ne peut pas être théorique, dogmatique, comme c'est en général le cas des "opposants", mais qui est informé par notre amour pour les homosexuels de notre entourage.

3. Je suis sauvé de l'enfer et du paradis.

Je n'ai plus ces angoisses du salut ou de la perte qui ont marqué tant de siècles. Personnellement je suis prêt à m'endormir pour toujours dans la mort, comme je m'endors chaque soir dans le sommeil avec délectation. Et si j'ai, en mourant, une surprise, aussi merveilleuse et inattendue que celle d'avoir reçu en cadeau la vie dans ce monde, tant mieux ! Mais je n'ai pas besoin de cette espérance pour être serein.

On me rétorquera peut-être : "Comment peux-tu imaginer avoir une surprise merveilleuse après ta mort, si tu ne la mérites pas, puisque tu manques de foi". Eh bien je pense que déjà je n'ai en rien mérité la vie. Si avant ma naissance on m'avait dit que j'allais vivre dans un monde aussi merveilleux, dans ce courant de vie d'une richesse aussi incroyable, comment aurais-je pu l'imaginer ? De même je suis incapable d'imaginer l'au-delà. Quant aux mérites... ce fut le ressort de toute une période du christianisme, principalement catholique, où l'on inculquait la foi en faisant peur... Je me sens plus en phase avec mon professeur de dogmatique Hauter qui disait : « Si l'enfer existe, il n'y a probablement personne dedans ».

Les histoires de paradis et d'enfer, sans parler de l'invention du purgatoire ! ont servi à faire peur et à dominer les consciences. De tout ce que dit la Bible à ce sujet rien ne peut nous éclairer concrètement. Même une parabole comme celle du riche et du pauvre Lazare (Luc 16 : 19 à 31), où Jésus utilise les images populaires du "sein d'Abraham" et du lieu de tourments plein de flammes, ne signifie pas (à mon avis) que les choses seront ainsi dans l'au-delà ; mais qu'ici-bas, un riche qui ne voit même pas le pauvre à sa porte, c'est tellement insupportable que cela mériterait un châtement éternel... s'il y avait un enfer.

Ou avec l'humour de Jean Anouilh, dans L'invitation au château :

- Vous n'avez pas fait une si mauvaise affaire. Il vous reste le Bon Dieu, à vous. Une vie d'ennui, c'est un placement.

- Oh madame !

- Vous irez vous asseoir sur les bons fauteuils à sa droite et moi j'irai d'abord griller à petit feu pendant deux ou trois mille ans. Bah ! cela passe vite... !

- La miséricorde de Dieu est infinie, madame.

- Il faut tout de même bien qu'il tienne ses promesses, sinon les justes, comme vous, qui ont tout misé là-dessus, seraient volés comme dans un bois. J'ai toujours rêvé du Jugement dernier. Un bruit court parmi les Bienheureux : « Il paraît qu'il pardonne aussi aux autres ». Alors cela les met dans une telle rage, cela leur remue tellement la bile d'un seul coup qu'ils ne peuvent plus se retenir, ils éclatent en imprécations épouvantables et ils sont damnés à l'instant même. Avouez que cela serait comique !

4. Je suis sauvé du découragement, je suis renouvelé dans ma confiance en la puissance de la foi. Individuellement et socialement.

À la Croix-Bleue j'ai vu des résurrections individuelles. J'ai vu en positif la puissance de la foi et de l'amour dans la résurrection de tant d'alcooliques sauvés par l'adhésion à la Croix-Bleue et le soutien : « Je promets, avec l'aide de Dieu... » « Pour moi qui ne crois pas en Dieu l'aide de Dieu, c'est les autres ! »...

De tout ce que j'ai vécu, je crois que ce qui contenait la plus forte "charge théologique", je veux dire ce qui me poussait le plus à approfondir des réflexions, c'est la Croix-Bleue. On y est confronté à tout un ensemble de situations où il faut essayer de démêler entre le vice et la maladie, le personnel et le social, le corporel et le spirituel, le familial et le politique... C'est aussi un domaine où les mots de la Bible : se convertir, les démons, la vie nouvelle, ressusciter, prennent une actualité rare ; un domaine où les miracles se voient...

À travers l'histoire de la mission en Nouvelle-Calédonie j'ai vu la résurrection d'un peuple. C'est l'histoire de mon grand-père Maurice Leenhardt : il était parti comme missionnaire avec sa jeune femme, à 23 ans, en Nouvelle-Calédonie, appelé au secours par les Canaques. Ceux-ci étaient nouvellement venus à la foi protestante par le témoignage de leurs frères des îles Loyalty, qui avaient été évangélisés, eux, par les Anglais protestants, et ils étaient en butte à toutes les exactions causées par la colonisation française (1853) : le bagne d'abord, installé près de Nouméa dès 1864 : les anciens bagnards étaient condamnés à la relégation (rester sur l'île un temps égal à celui de la peine, mais libres) ; ensuite l'alcoolisme, que les Français leur avaient appris ; les maladies apportées par les blancs ; le mépris dans lequel ils étaient tenus, spoliés petit à petit par les colons de leurs meilleures terres : tout cela en faisait un peuple moribond... Le maire de Nouméa avait accueilli mon grand-père en disant : « Que venez-vous faire, monsieur le pasteur ? Dans 10 ans il n'y aura plus un seul Canaque »... Et un des premiers chefs de tribu rencontrés : « Vois-tu, les blancs nous ont trompés, il vaut mieux boire et puis crever ».

Son père lui avait écrit quand il est parti (24.12.1902) : *ils te diront peut-être des choses étranges, mais écoute d'abord, et tâche de comprendre en traduisant ce qu'ils disent dans ta mentalité : tu verras peut-être alors que ce*

n'est pas si étrange, mais seulement dans une autre langue que celle qui correspond à notre mentalité. Il a si bien écouté pendant 25 ans qu'il est devenu l'ethnologue spécialiste de la Nouvelle-Calédonie. On lui a demandé un jour combien il avait fait de convertis, et il avait répondu en caressant sa grande barbe grise : « Peut-être un ». On pense que c'est de lui qu'il parlait.

Son œuvre a eu des conséquences sociales immenses, sauvant du découragement et de l'extinction tout un peuple. J'ai grandi porté par cette épopée, environné à la maison d'objets canaques qu'il avait reçus en cadeau, nourri par l'enthousiasme de mon père qui y avait vécu ses 17 premières années et qui en parlait comme du paradis perdu. J'ai réalisé et exprimé beaucoup plus tard que s'il y avait bien pour tout un chacun quatre évangiles, moi j'avais la chance d'en avoir un cinquième : cette histoire de la Nouvelle-Calédonie qui m'avait montré que l'Évangile n'était pas seulement une semence spirituelle, mais qu'il pouvait féconder la vie sociale d'un peuple. Mes engagements ultérieurs dans le Mouvement d'Action Rurale, dans la Mission Populaire, dans la Croix-Bleue, furent à l'évidence une obéissance à mon cinquième évangile.

De quoi j'ai peur ? Que mon arrière-petit-fils ne soit pas sauvé ? De la catastrophe qui guette notre planète, à cause de la convoitise.

On sait les immenses richesses englouties dans les guerres, l'aveuglement et l'immobilisme devant tout effort d'organiser raisonnablement l'avenir de la planète ; la course à la croissance, seul marqueur de progrès pour les gouvernements, est par définition (les limites de la planète) vouée à l'échec et doit, c'est urgent, se transformer en course à la gestion intelligente. Mais quel gouvernement le fait réellement ?

J'avais lu dans ma jeunesse une formule de Denis de Rougemont, "La pédagogie des catastrophes". L'idée était que, bien sûr, les hommes n'étaient pas assez raisonnables pour éviter les catastrophes, mais qu'au moins quand elles se produisaient, cela provoquait une prise de conscience, un sursaut, qui nous rendait capables de corriger dans l'avenir ce qui les avait provoquées. C'était une vision optimiste qui me convenait bien. Puis est venue la lecture d'un livre de Naomi Klein, "La stratégie du choc", qui a complètement renversé mes belles illusions. Elle montre comment les catastrophes en tous genres, aussi bien les catastrophes naturelles qu'économiques ou que les guerres et les révoltes, sont

utilisées par les forces de l'ultralibéralisme pour réduire les acquis de la civilisation et tout soumettre à la dictature des marchés et de la spéculation. Hélas je crois bien qu'elle a raison...

3. Témoignage de Daniel Delpéuch

1. Quelles sont les formes de détresse devant le juge ?

Les devoirs du juge sont notamment d'être impartial, de respecter la loi et les règles de procédure.

Bien souvent les matières qu'il doit juger ne peuvent le laisser indifférent.

Parmi les secteurs d'activité d'un juge, certains sont plus propices à la rencontre de l'autre, un autre qui est bien souvent en grande difficulté.

Ainsi le juge que je fus à travaillé dans les domaines pénaux (président du tribunal correctionnel, juge d'application des peines) domaines où tout juge est confronté en permanence à des individus victimes ou auteurs de souffrance, de rejet, de violence, voire à la fois victime et auteur à des moments différents de leurs vies.

Le juge rencontre tout autant la souffrance dans les affaires familiales, souffrances de la séparation, de la perte, de l'abandon, de la tromperie que ce soit pour le conjoint délaissé ou par les enfants déchirés.

J'ai aussi été témoin à la chambre sociale de la cour d'appel qui juge des affaires prud'homales, d'accidents du travail et de sécurité sociale, de la dignité bafouée, des détresses liées à l'incompréhension, des souffrances, des blessures causées tant par les atteintes physiques aux travailleurs que par les atteintes morales lors des accidents du travail, des intoxications à l'amiante et aux produits toxiques, lors des licenciements économiques pour cause de prédominance des intérêts du seul capital et des actionnaires, ou du harcèlement moral.

Face aux problèmes que posent ces personnes, deux attitudes sont possibles :

- si le juge ne se sent pas en empathie, s'il se sent remis en cause parfois agressé, il peut se réfugier dans le juridisme, à savoir appliquer la loi, toute la loi, mais rien que la loi, oubliant alors les personnes en chair et en os, en souffrance et en attente d'écoute et de justice

- s'il se sent suffisamment en empathie, il peut alors écouter, entendre, comprendre et témoigner de ce qu'il a vu, entendu et compris.

Derrière ce que la personne dit, au-delà des apparences, au-delà de la seule question du droit, des enjeux sont à comprendre, des détresses à entendre et parfois des réponses à donner au plan individuel, ce que le droit permet le plus souvent, mais ces enjeux existent aussi au plan collectif.

J'ai pu constater à l'occasion de mes activités, ce qui se jouait autour du rejet de l'autre, de l'étranger, et cela m'a conduit à m'intéresser et à adhérer dans les

années 1991/92 à la CIMADE à une époque où je présidais la commission d'expulsion qui statuait sur le cas des étrangers ayant purgé leur peine, puis à participer à la commission justice et aumônerie de la Fédération Protestante de France. J'y ai découvert les difficultés des gens du voyage, ce qui m'a conduit à travailler à l'élaboration de plan d'accueil des gens du voyage de l'Isère en qualité de magistrat.

A Thonon-les-Bains, où j'étais président du tribunal de grande instance, j'ai ainsi pu mettre en place une médiation que j'ai menée afin de résoudre, autrement que par une expulsion manu militari, une situation paradoxale dans laquelle un maire, pour se débarrasser d'un groupe de gens du voyage qui s'était installé le long d'une rue, avait fait fermer les deux extrémités de la rue par des tas de terre infranchissables !!! Lors d'une large table ronde, nous avons pu trouver une solution pacifique et permis que le départ se passe sans difficulté.

De ce parcours, je retiens trois mots qui sont des actions : entendre, comprendre (essayer de) et témoigner.

PS : pour le JAP, la mise en œuvre de la peine prononcée notamment lorsqu'il s'agit d'une peine alternative à l'emprisonnement (travail d'intérêt général, chantier extérieur), d'un aménagement de peine (semi-liberté, permission de sortie), lorsqu'il fait mettre en place un sursis avec mise à l'épreuve ou une libération conditionnelle, sont autant d'occasions de permettre à des condamnés de se confronter aux conséquences des actes qu'ils ont commis, de prendre en compte les victimes qu'ils ont blessées physiquement, moralement ou matériellement, en s'inscrivant dans un projet visant à les réinsérer, c'est-à-dire à leur permettre de retrouver, ou de trouver une place et un avenir. A l'époque où j'ai exercé ces fonctions, il était encore possible de trouver du travail, aujourd'hui je pense que c'est plus difficile.

2. Être juge et chrétien

La neutralité n'existe pas sauf à vouloir priver le juge de penser, il appartient au juge de connaître et comprendre, de se connaître et comprendre, c'est-à-dire de prendre conscience de ses propres déterminismes sociaux, qui inconsciemment orientent son jugement.

C'est en se donnant les moyens de les assumer et de pouvoir les mettre à distance que le juge conquiert son indépendance d'esprit et de jugement.

Être chrétien, ce fut une manière de voir l'autre, que ce soit en matière pénale, dans les matières familiales ou dans les matières sociales (droit du travail et de la sécurité sociale).

Une manière d'entrer dans les prisons, de contribuer à mettre en œuvre la loi sur la protection des personnes hospitalisées sous contrainte.

Ce fut encore des engagements auprès d'autres professionnels et d'autres acteurs (justice et aumônerie des prisons, CIMADE (1991-92), SOLEX,)

L'appartenance au protestantisme a permis l'éveil d'une attention aux personnes en souffrance que sont beaucoup de délinquants (on ne naît pas délinquant, on le devient a écrit un psychiatre éminent) et aux groupes défavorisés auxquels ils appartiennent souvent, aux gens du voyage, aux étrangers (qui ne sont pas des délinquants autrement que tous les autres humains).

D'une attention et d'une écoute des personnes en souffrance, dans les familles désunies, dissociées, des victimes de maltraitance en famille, au travail, à l'hôpital psychiatrique notamment.

S'il n'y a pas de spécificité du chrétien dans l'attention aux personnes, il y a une sensibilité particulière à l'autre, une ouverture.

Au-delà de la dimension individuelle de l'action du juge, la prise en compte des questions soulevées par ces personnes au plan collectif a été une constante de mon travail :

- appartenance au syndicat de la magistrature, lieu d'échange et de réflexion,
- participation du Groupe Information Prison de Lyon dans les années 1970,
- commission Justice et Aumônerie de la Fédération Protestante de France,
- engagement dans l'élaboration d'un schéma départementale d'accueil des gens du voyage en Isère,
- médiation dans un conflit des gens du voyage en Haute Savoie,
- participation à la mise en place et au développement des alternatives à l'emprisonnement : Travail d'Intérêt Général, chantiers extérieurs,
- mise en place de la procédure d'appel en cas d'hospitalisation sous contrainte.

Réflexion collective suite à la table ronde

Animée par A. Gounelle

Question :

Nous avons reçu des trois témoignages l'importance de l'écoute. Le salut viendrait-il de l'autre ? Et quand on parle de sauver, de quoi sauve t-on ? De soi-même, de l'enfermement sur soi ?

Réponse :

J'avais également relevé dans les trois interventions, l'importance du thème de l'écoute. Il faut effectivement écouter et parler ensuite. Il n'y a pas de salut désincarné qui viendrait du ciel. L'action de Dieu passe par les autres.

Il faut aussi noter l'importance des schémas sociaux. L'homosexualité dont a parlé André Leenhardt, a été longtemps considérée comme l'innommable. L'homosexualité n'a en définitive, pas occupé une si grande place dans les Écritures. Par contre la construction sociale qui repose plus sur des données mythologiques que sur les données bibliques a pesé d'un très grand poids. Ainsi en est-il des notions de l'enfer et du paradis que l'on a traînées pendant des siècles. Ces notions reposent plus sur des données mythologiques essentiellement d'origine égyptienne, que

sur des données bibliques. Il faut prendre du recul par rapport à certains héritages culturels.

Question :

A la suite d'une certaine urbanisation, l'on constate que cela a des effets sur une population qui s'isole dans la solitude, ou encline à l'alcoolisme à cause d'un urbanisme invivable. On observe une tendance à se retrouver entre voisins pour communiquer. Des tentatives pour susciter la communication sont entreprises, mais elles ne s'attaquent pas aux causes. Le salut ne s'identifie-t-il alors pas au replâtrage des conséquences plutôt qu'une opposition aux causes des effets néfastes.

Réponse :

Il ne faut pas raisonner de façon absolue. Le Royaume de Dieu est un idéal lointain. Il faut savoir fonctionner à petits pas. Schweitzer à qui l'on reprochait de voir trop grand en partant installer un hôpital à Lambaréné, un coin perdu en Afrique, répondait « C'est un petit pas, c'est ainsi que les choses commencent ». Effectivement tous les petits pas peuvent finir par infléchir le cours des événements.

Question :

Pourquoi ne pas élaborer une théologie qui soit en même temps une théorie scientifique ? Qu'en est-il du pluralisme ?

Réponse :

La science est par principe révisable. Nous sommes avec la science devant des modèles susceptibles d'être évalués et de ce fait, éventuellement changés. Dans cette perspective, il y a des rencontres entre théologiens et scientifiques.

Il faut noter que cette idée de l'évolution est assez récente. Cela signifie-t-il que l mouvement permanent serait un dogme unique ?

On doit faire la distinction entre le pluralisme et la pluralité. La pluralité consiste à prendre en considération le fait qu'il y a des théories différentes. Je ne vois pas comment on peut relativiser l'idée du mouvement. Nous sommes historicité. Tout ce que je pense est en mouvement, lié à l'historicité. La caractéristique de Dieu est qu'il est mouvement. Il n'est pas cet être éternel des philosophes. Il y a dans la théologie du process évocation de la possibilité de penser que s'il y a une fin de l'humanité, il soit possible qu'il y ait un ailleurs sous une forme que l'on ne peut imaginer. Il ne faut pas réduire notre être à tout l'être cosmique. Si notre monde se terminait un jour, que pouvons-nous dire des autres mondes ?

Question :

Ma question concerne la culpabilité et la mort. L'on craignait autrefois davantage l'enfer que la mort elle-même. Je ne sais plus qui disait que l'enfer existait peut-être, mais qu'il n'y avait personne dedans. Il me semble que quelque chose a changé aujourd'hui. La crainte que la mort brise les relations que l'on avait avec les êtres aimés est ce qui demeure présent. Ce qui désarme n'est plus la mort, mais la rupture des relations.

Réponse :

Vous avez raison. Ce n'était pas tant la mort que l'on craignait que l'après-mort. La mort était naturelle encore en 1900. Quelqu'un qui sent ses forces décliner n'est pas totalement désarmé face à la mort. Mais il y a sans doute peur plutôt de l'anéantissement que de la mort. Voir rompues les relations avec les personnes et les choses que l'on aime est difficile à supporter. Un certain nombre de personnes préféreraient sans doute que tout disparaisse avec eux.

Question :

On a parlé du salut de façon personnelle. André Leenhardt a abordé la question du salut en le situant dans la dimension collective de l'humanité. Effectivement la question se pose de savoir que faire quand on voit par exemple l'Allemagne relancer l'extraction à ciel ouvert du charbon.

Réponse :

Le témoignage d'André Leenhardt m'a fait penser au livre d'Hans Jonas sur le principe de responsabilité. Il met en évidence la transformation de perspective de l'éthique. Dans l'éthique classique, on s'interroge sur ce que l'on doit faire sans se préoccuper des conséquences à long terme de nos actes. Hans Jonas s'interroge sur l'avenir ce que ne faisait pas Kant. Ce qui était normal dans une société rurale ne l'est plus aujourd'hui. Nous sommes entrés dans une époque historique dans laquelle notre devoir est de tenir compte de l'avenir. Nous sommes bien obligés de penser aux générations futures, ce que l'on ne faisait pas il y a deux siècles. Il y a donc changement, considérable de mentalité.

Une autre question se pose : est-ce que le salut est affaire strictement personnelle, individuelle, ou affaire collective ? Dans la pensée classique il y a deux courants : l'un dit que c'est affaire individuelle, et le salut de l'autre n'est pas du tout notre affaire.

L'autre au contraire, que le salut du voisin est le sien. On se demande alors qui est sauvé ? Qu'en est-il par exemple des païens ? Le salut n'est-il que pur quelques-uns ?

Il m'est apparu que le salut d'une seule personne concerne d'une certaine

manière le salut de tous. Le salut pour toute l'humanité est une question qui est apparue assez tôt. De même en est-il pour les animaux comme se le demandait François d'Assise. Et qu'en est-il du cosmos ?

Nous sommes en relation avec quantité de gens, de choses. Le salut ne peut être posé que dans une dimension cosmique. Nous ne pouvons penser de façon isolée. Tillich disait bien que le salut d'un homme est le salut du monde entier. Reprennent place ici les images mythologiques comme celle du Royaume de Dieu ou de la Jérusalem céleste, porteuses d'une vérité. Le mythe cherche à exprimer, aussi rationnellement que possible, le mystère de l'homme et de son devenir.

Question :

La prière du Notre Père n'est-elle pas une prière collective ?

Réponse :

J'abonde dans votre sens. J'ajoute que cette prière a l'avantage d'être brève, en comparaison des prières juives qui duraient des heures.

Question :

Vous avez dit qu'il y avait deux courants dans le bouddhisme. Pouvez-vous nous en dire davantage ?

Réponse :

Il y a quantité d'écoles dans le bouddhisme. J'ai pour ma part fréquenté les bouddhistes japonais. Au demeurant des personnes éminemment sympathiques, mais qui avaient le plus profond mépris pour les bouddhistes tibétains. Essayer de pénétrer l'idée du nirvana, de comprendre ce qu'il en est du repos, du néant nous est, à nous occidentaux, extrêmement difficile à saisir. Je ne me permettrai pas de tenter d'en dire quelque chose..

Question :

La société est déprimée. Je me demande si la société dans laquelle nous vivons a soif de salut ?

Réponse :

Définir ce que peut être l'aspiration d'une collectivité est difficile à cerner. Quand un journaliste dit : » les Français pensent que... » je me demande de qui vraiment s'agit-il ?

Question : Quel est le lien entre salut cosmique et salut individuel d'une personne ?

Réponse :

Il importe que l'individu en tant que personne soit écouté dans ce qu'il a de spécifique. Comment développer un « je » qui ne fasse pas exploser un

« nous ».

Je prendrais l'exemple québécois. Ils veulent garder leur identité tout en restant dans le cadre de la fédération canadienne. Penser dimension cosmique ne doit pas se faire en écrasant la personne.

Je trouve qu'en France nous sommes trop jacobins et que dans les Pays anglo-saxons ils sont trop communautaristes. Comment parvenir à maintenir l'un et l'autre ! Telle est la question.

Dans un couple mieux vaut sans doute être deux différents et non pas deux parfaitement semblables. Chacun peut alors développer sa personnalité, la mettre en pratique sans être écrasé.

Question :

être soi et en relation avec l'autre ?

Réponse :

Je l'espère ! Les termes d'unité me laissent perplexe. Je préfère le terme d'union. Que chacun garde sa personnalité et l'apporte aux autres.

Quand a lieu le salut ?

Conclusion de la conférence donnée par A. Gounelle le 29 mars 2014 à Grenoble.

Si nous ouvrons notre Nouveau Testament, nous constatons que le verbe sauver est conjugué tantôt au futur, tantôt au présent, tantôt au passé. Selon le temps privilégié, nous avons trois manières différentes de lire l'évangile.

1. Le salut conjugué au futur

Au moyen âge le temps qui l'emporte est le futur. « Tu seras sauvé » ! « Dieu te sauvera » ! Dieu te sauvera dans l'avenir, à la fin de ta vie, ou à la fin de l'histoire du monde quand viendra le Royaume. Le salut vient alors comme un achèvement, après la mort ou à la fin des temps.

C'est dans le catholicisme ancien qu'est annoncé que juste après le trépas, un jugement aura lieu et nous envoie soit au paradis, soit en enfer, en passant peut être par le purgatoire.

Pour le protestantisme il est annoncé que le salut sera manifesté quand nous ressusciterons.

Le salut est donc bien devant nous, et nous l'attendons parfois avec joie et confiance, parfois avec crainte.

La vie est une période de préparation à un ailleurs, notre véritable patrie. Notre souci doit être : « souviens-toi que tu dois mourir ». L'illustration en sera le tableau présentant un jeune homme en face d'une jeune femme. L'un et l'autre se contemplant sous la forme de leur squelette.

La conséquence est que le chrétien ne se laisse pas absorber par le monde, par ce qui n'est que transitoire. Le croyant agit en fonction de la promesse et doit en conséquence travailler ici bas à son salut.

La vie chrétienne est semblable à celle des Hébreux qui, après avoir traversé la mer rouge, marchent vers la terre promise. Ils ne font que camper dans les pays qu'ils traversent pour parvenir à leur destination. Leur salut est à venir, une fois qu'ils seront arrivés dans la terre promise.

2. Le salut conjugué au présent

C'est dans la théologie luthérienne et dans les théologies existentialistes que l'accent est mis sur le présent, sur l'instant. Kierkegaard insistait beaucoup sur l'instant. Chez Paul (2 Co. 6, 2) se trouve également ce moment privilégié : « Voici maintenant le moment favorable, voici le moment du salut ». Le salut ne se situe pas dans l'avenir, mais dans le présent de la foi, dans l'instant qu'elle vit. Il m'arrive comme un événement surprenant. Le salut est effectif aujourd'hui. Il entre dans notre maison comme Jésus entrant chez Zachée. C'est ici et maintenant dans mon existence actuelle que je ressuscite. C'est aujourd'hui même que Jésus me donne la paix, la joie et le bonheur.

Certes ! Je reste aux prises à mes problèmes. Il me faut donc me tourner sans cesse vers Dieu pour recevoir à nouveau ce salut.

Cela engendre une vie chrétienne croyante qui fait place à la prière, au culte, aux sacrements. C'est dans ces moments à part que l'on vit avec le Christ et que le salut

entre chez nous. Il arrive souvent que dans les mouvements de Réveil, des gens se convertissent à plusieurs reprises, à chaque campagne d'évangélisation par exemple. On éprouve le besoin de se convertir à nouveau, de naître à nouveau. Pour reprendre ici l'exemple de l'Exode, on peut rapprocher le salut à l'image de la manne que Dieu donne à manger dans le désert au peuple hébreu. Il est impossible de stocker la manne. Si on la met en réserve, elle devient immangeable. Dieu la donne gratuitement, jour après jour. Le croyant est un mendiant comme le disait Luther.

3. Le salut conjugué au passé

C'est le temps mis en valeur par les Réformés pour lesquels le salut est un problème réglé, une préoccupation dépassée. Dès sa naissance, le croyant l'a reçu. Dieu ne reprend pas le salut qu'il a accordé de tout temps. Il n'y a donc pas à se tourmenter. Nous retrouvons ces accents dans certains cantiques comme « Mon Dieu mon Père ;.. » ou « Chaque jour de ma vie... » C'est offenser de le prier pour un salut qu'il nous affirme avoir accompli » disait César Malan. Le salut ne date d'ailleurs pas même de la croix. Il date d'avant même la création du monde. En nous révélant le salut, l'Évangile nous débarrasse de toute inquiétude à ce sujet. Dieu a fait le nécessaire et c'est chose irréversible.

En conséquence, le fidèle s'engage dans l'ici-bas. Le chrétien dit Calvin, est comme le soldat préoccupé de sa mission présente.

L'image vétérotestamentaire du salut est ici celle du peuple installé en Terre promise. Il doit maintenant cultiver le pays et assumer sa situation d'ouvrier, de semeur et de cultivateur. Il n'est donc pas un mendiant de la grâce. Il est simplement un militant de Dieu sans angoisse.

4. Conclusion

A nous d'articuler ces trois modes, ces trois instances du salut. Le dernier mode de conjugaison au passé du salut a la préférence d'A. Gounelle. C'est dit-il un point de départ. Le réformé classique est un militant de Dieu, un combattant pour sa justice et son Royaume, sans aucune anxiété pour son sort, sans angoisse pour sa personne. Il n'agit pas, ne travaille pas, ne lutte pas pour obtenir son salut, mais parce qu'il l'a obtenu. Significativement, le Nouveau Testament le compare à une nouvelle création, à une genèse qui rend possible une histoire. Schweitzer affirmait clairement que le cœur de la vie chrétienne n'est pas dans ce qui s'est passé autrefois, mais dans ce qui se passe aujourd'hui. Notre tâche est de se mettre au service de Dieu pour que son grand projet avance. Ne pensons pas à notre destinée personnelle, mais à celle du monde. Œuvrons pour le Royaume par fidélité à la prédication du Christ.

Table des matières

La théologie libérale.....	3
1. Le mot libéral	
2. La théologie libérale	
3. Quelques noms.....	5
4. L'association Évangile et Liberté	
Le salut, une notion dépassée.....	6
1. La compréhension évangélique du salut	
1. Son importance	
2. La spécificité de la compréhension évangélique du salut.....	7
3. Délivrance et accomplissement.....	8
2. De quoi sommes-nous sauvés ?.....	10
1. La culpabilité.....	11
2. La mort.....	12
3. L'absurde.....	12
4. La libération.....	13
Conclusion.....	14
Questions-Réponses suite à la conférence.....	15
Table	
ronde.....	18
1. Témoignage d'Ariane Castell-Casalis.....	19
1. Soins palliatifs-Accompagnement de fin de vie	
2. La détention.....	20
3. La culpabilité.....	20
2. Témoignage du pasteur André Leenhardt.....	22

1. De quoi je me sens sauvé	
2. De quoi avons-nous besoin d'être sauvé	
3. Je suis sauvé de l'enfer et du paradis.....	23
4. Je suis sauvé du découragement.....	25
3. Témoignage de Daniel Delpeuch.....	28
1. Quelles sont les formes de détresses devant le juge	
2. Être juge et chrétien.....	30
Réflexion collective suite à la table ronde.....	31
Quand a lieu le salut.....	35
1. Le salut conjugué au futur	
2. Le salut conjugué au présent	
3. Le salut conjugué au passé	
4. Conclusion.....	